

## Anthropologie et Sociétés



### Søren HVALKOF et Peter AABY (éds) : Is God an American? An Anthropological Perspective on the Missionary Work of the Summer Institute of Linguistics, IWGIA et Survival International, Copenhague et Londres, 1981, 192 p.

Louis-Jacques Dorais

Volume 6, numéro 2, 1982

Imposer la bâtardise francophone

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006094ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006094ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, L.-J. (1982). Compte rendu de [Søren HVALKOF et Peter AABY (éds) : Is God an American? An Anthropological Perspective on the Missionary Work of the Summer Institute of Linguistics, IWGIA et Survival International, Copenhague et Londres, 1981, 192 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 6(2), 174–176. <https://doi.org/10.7202/006094ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

PELLETIER M. et Y. Vaillancourt

1974 *Les politiques sociales et les travailleurs, 4 : les années soixante*. Montréal: (s.n.).

SIMARD J.J.

1979 *La longue marche des technocrates*. Montréal: Éditions Coopératives Albert Saint-Martin.

Pierre-André Tremblay  
Université Laval

Søren HVALKOF et Peter AABY (éds) : *Is God an American ? An Anthropological Perspective on the Missionary Work of the Summer Institute of Linguistics*, IWGIA et Survival International, Copenhague et Londres, 1981, 192 p.

Enfin, un livre méchant ! Diabolique, diraient ceux dont il traite, les missionnaires-linguistes du Summer Institute of Linguistics. Ces gens voient en effet le diable à l'œuvre derrière toute contestation, si modérée soit-elle, non seulement de leur propre entreprise, mais aussi de l'ordre capitaliste établi en général. Tous les moyens leur sont bons (mensonge, ethnocide, génocide) pour faire prévaloir la volonté divine : que l'impérialisme américain triomphe sur la terre comme au ciel.

Qu'est-ce donc que cet institut ? Les responsables du recueil, les anthropologues danois Hvalkof et Aaby, expliquent que les Wycliffe Bible Translators / Summer Institute of Linguistics (SIL), fondés en 1934, constituent la plus grosse entreprise missionnaire au monde (en 1978, 2 711 personnes travaillant dans 30 pays). Cette multinationale basée aux États-Unis (et d'inspiration protestante fondamentaliste) a pour but de porter la Bonne Parole aux « tribus sans Bible ». Pour y arriver, ses membres, qui ont reçu une formation linguistique de base, doivent d'abord alphabétiser dans leur langue les populations sans écriture, afin que celles-ci soient en mesure de lire la Parole de Dieu. Cette tâche peut prendre de dix à quinze ans et implique la création de systèmes orthographiques pour transcrire chaque langue, l'implantation d'écoles et la formation d'instituteurs-prêchers autochtones.

Le livre de Hvalkof et Aaby regroupe douze articles, tous écrits par des anthropologues, qui cherchent à décrire et expliquer l'impact du SIL sur un certain nombre de populations autochtones d'Amérique latine. On conçoit en effet que l'introduction d'une alphabétisation destinée à favoriser la diffusion d'une idéologie étrangère ne va pas sans conséquences très graves. Surtout quand on sait que les missionnaires-linguistes du SIL, non contents de traduire la Bible, véhiculent à travers leur enseignement et leur exemple des valeurs typiquement nord américaines, telles l'individualisme, la nécessité de la rémunération monétaire et la légitimité des gouvernements en place. Un exemple parmi d'autres, cet extrait d'un manuel scolaire du SIL, cité par Pereira (p. 116) :

Juan et Pedro sont assis au bord de la rivière en train de pêcher.  
Juan attrape deux poissons. Pedro n'en attrape pas.  
Juan a de la chance. Pedro n'en a pas.  
Juan vend un poisson à Pedro.  
Juan a eu de la chance, il a pêché et a vendu un poisson à Pedro.

Et Pereira de commenter :

Pourquoi Juan n'a-t-il pas *donné* un poisson à Pedro ? Parce que Juan mène une vie qui plaît à Dieu, parce qu'il a été choisi par Dieu.

On comprendra que le SIL apparaisse comme l'avant-garde idéologique de l'impérialisme capitaliste nord américain (son arrivée dans une région donnée précède d'ailleurs souvent l'implantation d'intérêts économiques venus du Nord). Pereira conclut donc (p. 117) :

Selon l'éducation prônée par le SIL, chacun devrait travailler à son profit personnel. Dans ce système, la seule voie vers le succès, économique aussi bien qu'idéologique, se fait aux dépens des autres, grâce à l'exploitation de l'individu.

Le ton de l'article de Pereira est particulièrement hostile. Il va jusqu'à relever des cas patents de génocide : en Bolivie, à la fin des années 40, un missionnaire du SIL aurait refusé de soigner des Indiens Ayoréode pendant une épidémie d'influenza, en affirmant : « C'est mieux qu'ils meurent. Alors, je les baptise et ils vont droit au Ciel » (p. 112). En 1965, au Pérou, un autre membre du SIL aurait guidé des marines américains et des unités de l'aviation péruvienne lors du bombardement au napalm d'un village Mayoruna.

Les autres articles ont un ton plus modéré (l'un, par Hahn, est même relativement positif), mais ils démontrent tous quand même que le SIL, là où il s'installe, bouleverse profondément les structures économiques et idéologiques des populations touchées. Les auteurs insistent beaucoup sur la désorganisation des communautés locales, la non-émergence d'un leadership autochtone (que les missionnaires désapprouvent) et l'établissement de relations économiques inégalitaires qui suivent l'arrivée du SIL. Ils affirment tous que quand cette entreprise prétend pratiquer une politique de non-intervention culturelle, elle ment effrontément. Son action transforme les sociétés autochtones à un point confinant parfois à l'ethnocide. Son propre discours anthropologique d'ailleurs (les théoriciens du SIL distinguent entre « bons » et « mauvais » traits culturels) trahit sa politique interventionniste.

Ce livre peut être lu comme une réflexion sur la superstructure idéologique du capitalisme nord américain. Il nous aide à comprendre comment aux États-Unis le protestantisme fondamentaliste est profondément enraciné dans la vision du monde de la majorité de la population. Cette forme de christianisme, basée sur une perception individualisante du salut (Dieu est venu pour me sauver, moi personnellement), reflète et justifie l'individualisme économique qui structure le mode de production capitaliste. Reposant sur une tradition de plus de 400 ans (qui remonte à la Réforme), cette idéologie religieuse imprègne très fortement l'ensemble des pratiques sociales. Elle remplace donc efficacement toute idéologie politique, sans que, comme dans certains pays, l'État doive maintenir manu militari la conformité de pensée de ses citoyens.

En cherchant à répandre cette idéologie et les pratiques sociales où elle s'incarne, le SIL joue donc le rôle d'agent idéologique du capitalisme nord américain.

Le seul reproche qu'on puisse faire à ce livre, c'est de dire trop peu de choses sur les travaux linguistiques du SIL. Seul d'Ans nous donne quelques chiffres (pp. 146-147) illustrant le manque de productivité scientifique des missionnaires-linguistes. Il semble donc que pour la plupart des auteurs, le travail de langue ne pose pas problème.

Or ce n'est pas le cas. D'Ans et Arcand signalent plusieurs failles dans la prétendue connaissance des langues autochtones dont se targuent les membres du SIL. J'ai personnellement pu constater que pour une langue que je connais bien, l'inuktitut, les travaux des missionnaires-linguistes étaient souvent franchement mauvais ou, du moins, distordus par leurs pré-supposés idéologiques.

En effet, depuis la fin des années 50, le SIL est à l'œuvre chez les Inuit d'Alaska. Les missionnaires Webster et Zibell en particulier ont publié plusieurs ouvrages sur divers dialectes de la région. Or de ces travaux, seul leur dictionnaire (*Inupiat Eskimo Dictionary*, University of Alaska, 1970) peut avoir quelque utilité (quoique, subdivisé en champs sémantiques, il reflète les valeurs des missionnaires plus que celles des Inuit; parmi les champs retenus, citons : bon/mauvais, raisonnable/déraisonnable, mots religieux, etc.). Leur grammaire (intitulée *Let's Learn Eskimo*) et leur panorama dialectologique de la langue inuit en Alaska et au Canada sont bâclés et pleins d'erreurs. On ne peut donc les utiliser pour apprendre à parler correctement.

En fait, la seule partie de leur travail qui puisse avoir quelque valeur est la constitution d'une orthographe phonologique pour transcrire les dialectes de l'Alaska septentrional. Cette plus grande qualité des recherches orthographiques s'applique sans doute aussi à la plupart des autres langues étudiées par le SIL. L'alphabétisation, si elle est bien faite, a une valeur intrinsèque positive. C'est son usage qui peut être mauvais. Aux mains des missionnaires, elle sert l'impérialisme, mais contrôlée par les locuteurs autochtones, elle peut devenir un outil de libération, comme cela a été le cas au Vietnam, où l'emploi de l'alphabet latin, d'abord introduit par les missionnaires catholiques et les colonialistes français, a été repris par les révolutionnaires, pour devenir entre leurs mains un instrument de prise de conscience et d'éducation nationales.

Malgré cette absence de critique explicite du travail linguistique du SIL, l'ouvrage dirigé par Hvalkof et Aaby reste très important. On aimerait que ce type de dénonciation des agents de l'impérialisme culturel devienne permanent et fasse l'objet de nombreuses autres publications.

Louis-Jacques Dorais  
Université Laval

Wendy ASHMORE (éd.) : *Lowland Maya Settlement Pattern*. A School of American Research Book, University of New Mexico Press, Albuquerque, 1981, 465 p.

Le terme Maya est synonyme pour plusieurs de civilisations enfouies dans les forêts tropicales du Mexique et du Guatemala. On en connaît les centres « cérémoniels » avec leurs temples-pyramides qui cherchent à dépasser la forêt, le système d'écriture hiéroglyphique qui orne stèles, murs et escaliers et qui commence à nous en révéler l'histoire et le système de pensée. Et puis les musées et les livres d'art nous introduisent à l'esthétique maya : production artistique riche qui s'exprime surtout dans la poterie polychrome, les figurines, la sculpture et la peinture. Cette richesse et cette complexité de la civilisation Maya a attiré les premiers explorateurs et chercheurs mayanistes : leurs intérêts se sont concentrés principalement sur la découverte et sur l'étude des grands sites et sur l'interprétation de son système d'écriture. Ces études ont permis de situer dans le temps et dans l'espace les témoins archéologiques de la civilisation classique Maya : c'est entre 250 et 900 après J.C. que se manifeste cette civilisation dans les basses-terres du Mexique, du Guatemala, du Belize et du nord ouest du Honduras.

Ce n'est que plus récemment toutefois que l'on s'est intéressé aux origines et aux aspects économiques, sociaux et politiques de la civilisation Maya Classique. Et le livre « *Lowland Maya Settlement Pattern* » illustre cette orientation. L'étude des « settlement patterns » que l'on pourrait traduire par schèmes d'établissement ou par réseaux d'habitat vise à